

*Histoire des idées*

**Les états altérés de la conscience et la drogue  
dans la littérature du dix-neuvième siècle**

Dans l'étude précédent on a essayé de montrer de quelle façon rêve, vision et poésie étaient apparentés dans la conception et la production romantique ou, au moins, dans celles de certains de plus représentatifs parmi les intellectuels de l'époque (en particulier Coleridge, Novalis et Baudelaire). On a vu qu'ils ont, plus précisément, comme trait commun celui de se raciner dans l'abyme d'un état *intemporel* et, surtout et par conséquence, *pré-linguistique*. D'où le problème esthétique de la transmission, de la mise en mots de l'expérience extatique et le recours au trope du *symbole*, pont rendu solide par les tensions structurelles qui le composent et le tirent en deux directions : fini et infini, fragment et unité, conscience et inconscient. Dans les pages suivantes on va considérer un quatrième thème, toujours par rapport à la littérature du dix-neuvième siècle, qui, lui aussi pareillement à ceux de l'exaltation poétique, mystique ou onirique, s'insère dans la production littéraire sous l'aspect d'*expérience-limite* : celui des états altérés de la conscience par la *drogue*.

Si, en effet, le recours aux drogues, soit comme calmants soit comme excitants, est témoigné pendant plusieurs époques dans les peuples les plus différents, des Egyptiens aux Grecs d'Homère jusqu'à l'Inde, cependant l'Europe romantique et post-romantique révèle une attention toute particulière à l'étude de leurs effets sur l'esprit humain. L'opium, l'haschisch, l'alcool, ils sont tous objet d'expérimentation (l'haschisch en particulier, étant introduit en Europe en ce siècle-là) autant que d'analyse.

On peut parler d'un intérêt qui grandit progressivement, si on pense que Coleridge, un des opiomanes les plus connus de l'histoire de la littérature, était encore convaincu au début du siècle, selon ce que nous dit Alethea Hayter, qu'il n'y avait aucune relation entre ses rêves et sa dépendance de l'opium et que la drogue ne pouvait pas altérer la nature de sa conscience d'une façon, on cite, « enjoyable or even interesting »<sup>1</sup>. Ce sera seulement après 1814 qu'il avouera l'existence d'un rapport direct entre l'opium et ses cauchemars, un rapport qui, par contre, est crucial et manifeste dans l'œuvre d'un autre auteur anglais, Thomas De Quincey. Son texte, *Confessions of an English Opium-Eater*, publié en 1821, et puis complété en 1845 par la publication de sa continuation *Suspiria de profundis*, est le texte fondateur de toute une tradition de documentation d'expériences de drogue qui oscille entre récit autobiographique et relation psychophysiologique-, entre traité morale et relation personnelle de physiologie.

L'attention vers l'introduction des nouvelles substances est tout à fait évidente si on considère que pendant les années quarante du dix-neuvième siècle à Paris il y avait deux club voués à la pratique de l'haschisch, celui qui s'appuyait sur la figure du médecin Moreau de Tours et celui qui, comme il

---

<sup>1</sup> « agréable ou même intéressante ». A. Hayter, *Opium and the Romantic Imagination*, Faber and Faber, London, 1968, p. 197.

l'est nommé par Gautier dans son *Histoire du Romantisme* et dans l'article-récit paru sur la « Revue des deux Mondes » le 1<sup>er</sup> février 1846, s'appelait le « Club des Hachichins ».<sup>2</sup>

Mais avant tout il faut donner quelques précisions à propos du terme *drogue*, en les empruntant de l'excellent texte écrit par Francesco Ghelli sur ce sujet et auquel on fera souvent allusion dans notre étude<sup>3</sup>. Le mot *drogues* employé au pluriel pour grouper toutes les substances psychoactives est presque complètement absent dans la littérature, même celle scientifique, du dix-neuvième siècle : si on fait l'exception de Baudelaire<sup>4</sup> qui, en fait, peut être considéré le père de plusieurs nuances de l'attitude actuelle vers les stupéfiants, les auteurs nous parlent habituellement de « excitants », comme par exemple Balzac dans son *Traité des excitants modernes* (1839), où il analyse les effets de l'eau-de-vie (ou alcool), du sucre, du thé, du café et du tabac sur l'esprit humain. En lisant cette liste on pourrait s'étonner d'y voir, à côté de deux substances dont la dépendance a été successivement démontrée (alcool et tabac), d'autres dont les effets sur le corps humain sont si faible comme sucre, thé et café. Mais, au contraire, ce qui devrait nous sonner insolite est la mise en fiche, parmi les « fléaux », du vin parce que un des traits cruciaux du concept *drogues* est le caractère exotique de la substance : la drogue arrive toujours d'ailleurs, elle est quelque chose d'*extra-ordinaire* et, encore plus, d'*extra-traditionnel*. À ce propos ce sera suffisant se rappeler que, quoique dangereux et produisant dépendance, alcool et tabac (dont l'usage c'est répandu sous forme de cigare, et puis de cigarette, dans la société européenne depuis deux siècles)<sup>5</sup> ne sont pas classifiés même aujourd'hui parmi les drogues, soit du point de vue légal, soit de celui, pour ainsi dire, linguistique-sociologique : on ne parle jamais de toxicomanie, mais plutôt d'alcoolisme et de tabagisme.

Après cette prémisse il faut donc éclaircir que notre choix d'inclure le vin, surtout pour ce qui concerne Baudelaire, dans notre étude à côté du haschisch e de l'opium, est tout à fait fonctionnelle au discours de l'altération de la conscience par l'absorption de substances psychotropes et conséquente à l'analyse parallèle que Baudelaire lui-même fait dans la partie de *Les Paradis artificiels* intitulé *Du vin et du haschisch, comparés comme moyens de multiplication de*

---

<sup>2</sup> T. Gautier, *Le club des Hachichins*, in *Récits fantastiques*, Flammarion, Paris, 1981, pp. 209-34.

<sup>3</sup> F. Ghelli, *Viaggi nel regno dell'illogico. Letteratura e droga da De Quincey ai giorni nostri*, Liguori Editore, Napoli, 2003. Cfr. en particulier pour une définition du concept *drogue* le premier chapitre « La droga : un tema problematico o un'invenzione letteraria ? », pp. 5-29.

<sup>4</sup> Cfr. par exemple: « Parmi les drogues les plus propres à créer ce que je nomme l'*Idéal artificiel* [...] les deux plus énergiques substances [...] sont le haschisch et l'opium. » C. Baudelaire, *Le poème du haschisch*, in *Les Paradis artificiels*, (1860), Flammarion, Paris, 1966, pp. 29-30.

<sup>5</sup> Cfr. H. de Balzac : « Le tabac se consomme aujourd'hui par la bouche après avoir été longtemps pris par le nez : il affecte les doubles organes merveilleusement constatés chez nous par Brillat-Savarin : le palais, ses adhérences, et les fosses nasales. Au temps où l'illustre professeur composa son livre, le tabac n'avait pas, à la vérité, envahi la société française dans toutes ses parties comme aujourd'hui. Depuis un siècle, il se prenait plus en poudre qu'en fumée, et maintenant le cigare infecte l'état social. » *Traité des excitants modernes* (1839), in *La Comédie humaine*, édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris 1976-81, vol. XII, p. 321.

*l'individualité* où, il faut le souligner tout d'abord, le vin, bien que un « moyen artificiel », ne semble pas être considéré à l'instar d'une *drogue* car il n'est pas *exotique, étranger*. Et on emploie ici les deux mots non seulement dans une acception géographique-culturelle mais plutôt « mystique-physiologique », quoique dissonant l'assemblage des deux adjectives puisse paraître, mais qui cependant est justifié par les affirmations que « le vin est semblable à l'homme » et « le vin est profondément humain ».<sup>6</sup>

Ces deux phrases nous plongent au centre du sujet : quel est le rapport des écrivains du dix-neuvième siècle avec la drogue ? Quels sont les effets qu'ils cherchent, enregistrent et analysent dans l'apport de substances stupéfiantes ? Parce que le point est ça : il y a chez les auteurs-expérimentateurs de l'époque, sauf peut-être Coleridge, une conscience tout à fait nouvelle de l'acte et, ce qui est encore plus importante, une attention particulière aux mouvements de la *conscience* et de l'*inconscient* que ces substances produisent.

Cette attention est particulièrement active en France et encore plus, pour ce qui concerne l'opium, en Angleterre lorsque l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne en semblent rester intouchées, au moins jusqu'aux dernières années du siècle. Il sera suffisant de montrer l'étude croisée faite par Max Milner des statistiques relatées par Virginia Berridge et Griffith Edwards<sup>7</sup> pour l'Angleterre et par Jean-Jacques Yvorel<sup>8</sup> pour la France des importations d'opium des deux pays au dix-neuvième siècle : en 1859 l'Angleterre importa 67 000 livres (30 350 kg) d'opium des pays du Moyen-Orient lorsque « les hôpitaux parisiens, vers lesquels allait vraisemblablement l'essentiel de l'opium importé en France, n'en consommaient que 154 kg. »<sup>9</sup> La disproportion est évidente et facilement explicable avec celle des réseaux de relations commerciales des deux états. En plus, on peut parler d'une véritable tradition anglaise qui plonge ses origines dans l'invention du laudanum par Sydenham en 1660. Après lui, il y eut plusieurs médecins anglais qui « se sont faits les ardents propagandistes de l'opium »<sup>10</sup>, comme le Dr. John Johnson avec *The Mysteries of Opium Revealed* et, peut-être le plus important, le Dr John Brown, auteur de *Elementa medicinae* (1779) dont le disciple Thommas Beddoes sera celui qui conseillera la substance à Coleridge comme remède à ses maux. En effet l'usage de l'opium était répandu à l'époque, par toutes les classes sociales anglaises, des ouvriers (qui pouvaient l'acheter librement dans les pharmacies à un prix meilleur que le gin dans les pubs) jusqu'aux hommes de loi et de l'église (on pense à Isaac Milner, doyen de Carlisle, cité par De Quincey, qui prenait jusqu'à 850 gouttes de laudanum par jour). On pourrait

---

<sup>6</sup> C. Baudelaire, *Du vin et du haschisch, comparés comme moyens de multiplication de l'individualité* (1851), in *op. cit.*, p. 168 et p. 176.

<sup>7</sup> V. Berridge et G. Edwards, *Opium and the People. Opiate Use in Nineteenth-Century England*, Yale University Press, New Haven & London, 1987.

<sup>8</sup> J.-J. Yvorel, *Les Poisons de l'esprit. Drogues et drogués au XIX<sup>e</sup> siècle*, Quai Voltaire, Paris, 1992.

<sup>9</sup> M. Milner, *L'imaginaire des drogues. De Thomas De Quincey à Henri Michaux*, Gallimard, Paris, 2000, p. 14.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 15.

métaphoriquement dire que ce fut l'Angleterre à exporter le produit du pavot en France, du moins comme objet d'attention littéraire et de réflexion pseudo-scientifique, à travers les deux traductions-adaptations faites par le jeune Alfred de Musset (*L'anglais mangeur d'opium*, 1828) et par Charles Baudelaire (*Un mangeur d'opium*, 1860) des *confessions* de De Quincey, comme le témoigne Milner en découvrant « des allusions consistantes à l'usage non médicale des drogues avant 1820 » seulement dans les *Réverie sur la nature primitive de l'homme* (1799) et dans *Oberman* (1804) de Sénancour.<sup>11</sup>

La diffusion du haschisch en France, pendant les mêmes années, est d'une façon très semblable : le centre irradiant est encore une fois le milieu littéraire, en ce cas-ci littéraire-médical, de Paris : en particulier il s'agit de ce qu'on a déjà appelé, selon les mots de Théophile Gautier, le « Club des Hachichins ». Ses membres, parmi lesquelles il faut mentionner justement Gautier, Alphonse Karr, Nerval, Balzac, Baudelaire et les médecins Moreau de Tours et Aubert-Roche, se rencontraient à l'Hôtel Lauzun (Pimodan) dans l'Île Saint-Louis à décembre 1845. Le rôle central en ces séances-là est attribuable à Moreau de Tours qui, ayant expérimenté la substance personnellement pendant un voyage en Orient en 1837, écrit dans son traité *Du Haschich et de l'aliénation mentale* publié en 1845, écrit :

Depuis mon voyage en Orient les effets du haschisch ont devenu pour moi objet d'études sérieux et persévérants. Autant que j'ai pu, et de toutes manières [...], je me suis efforcé d'en répandre la connaissance dans le public médical.<sup>12</sup>

En effet l'intérêt est tout à fait scientifique, jaillissant de la conviction du médecin que l'expérience vécue sous l'effet de la drogue puisse être apparentée à celle du maniaque :

J'avais vu dans le haschisch, ou plutôt dans son action sur les facultés morales, un moyen puissant, unique, d'exploration en matière de pathogénie mentale ; je m'étais persuadé que par elle on devait pouvoir être initiés aux mystères de l'aliénation, remonter à la source de ces désordres si nombreux, si variés, si étranges qu'on a l'habitude de désigner sous le nom collectif de *folie*.<sup>13</sup>

L'absorption de la pâte verte du haschisch lui offre la possibilité de voir, sentir, vivre et observer de l'intérieur l'aliénation de ses patients de Bicêtre car la drogue produit « une succession non

---

<sup>11</sup> M. Milner, *op. cit.*, p. 14.

<sup>12</sup> J.J. Moreau de Tours, *Du Haschich et de l'aliénation mentale*, (1845), Slatkine Reprints, Genève, 1980, p. 4.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

interrompue d'idées fausses et d'idées vraies, de rêves et de réalités, qui constitue une sorte d'état mixte de folie et de raison. »<sup>14</sup> En d'autres mots, confiant dans la nécessité d'une expérience personnelle comme seul moyen de compréhension du délire<sup>15</sup>, Moreau de Tours suppose une scission du sujet sous l'effet du haschisch, l'a bien noté Ghelli, « un acteur victime de la drogue et de ses illusions et un spectateur parfaitement lucide ». <sup>16</sup>

Donc, comme l'on a dit au début, la drogue pareille à la folie comme *expérience-limite* ; mais en effet la connexion entre les deux états est plutôt médiat par un autre passage, une troisième bague d'accouplement. Il faut insérer la théorie du médecin français dans la longue tradition qui approche l'aliénation mentale au monde du rêve et qui a, parmi ses défenseurs, des philosophes et des psychologues célèbres, de Kant à Krauss, de Shopenhauer à Wundt jusqu'à Freud : « j'ai dû admettre, pour le délire en général, une nature psychologique, non pas seulement analogue, mais *absolument identique* avec celle de l'état de rêve. »<sup>17</sup> L'intérêt de Moreau pour la substance psychotrope naît de la manifestation de symptômes pareils à ceux du rêve, et en particulier d'un rêve en états de veille, c'est-à-dire la folie. Parmi les effets qui apparentent la « réalité » onirique à celle « droguée » et au délire il faut souligner surtout la perception du temps (où son absence) et la surestimation de sa propre œuvre spirituelle.<sup>18</sup>

Le résultat de l'absorption du haschisch est une dilatation temporelle presque sans bornes. Gautier, dans sa mémoire d'une séance, parle tout à fait de *morte du temps*, comme on peut lire dans le chapitre « Ne croyez pas aux chronomètres » du *Club des Hachichins* : « Le Temps est mort ; désormais il n'y aura plus ni années, ni mois, ni heures ; le Temps est mort, et nous allons à son convoi. »<sup>19</sup> De fait, l'aliénation temporelle a ici un pouvoir, pour ainsi dire, rétroactif au moment de l'écriture du récit, tel que la description de son arrivée à l'Hôtel Pimodan a déjà le caractère d'un voyage dans un temps autre :

[...] j'arrivai dans un quartier lointain, espèce d'oasis de solitude au milieu de Paris, que le fleuve, en l'entourant de ses deux bras, semble défendre contre les empiétements de la civilisation, car c'était dans une vieille maison de l'île Saint-Louis, l'hôtel

---

<sup>14</sup> J.J. Moreau de Tours, *op. cit.*, p. 64.

<sup>15</sup> Cfr. *Ibid.*, p. 4 : « C'est par moi-même, et non pas seulement par le rapport d'autrui, que j'avais appris à connaître les effets du hachisch. Au reste, il n'y a pas deux manières de les étudier : l'observation, en pareil cas, lorsqu'elle s'exerce sur d'autres que nous-même, n'atteint que des apparences qui n'apprennent absolument rien, ou peuvent faire tomber dans les plus grossières erreurs. »

<sup>16</sup> F. Ghelli, *op. cit.*, p. 38.

<sup>17</sup> J.J. Moreau de Tours, *Ibid.*, p. 31.

<sup>18</sup> Cfr. aussi le chapitre de Freud sur les rapports entre rêve et maladies mentales dans son *Die Traumdeutung*, Franz Deuticke, Leipzig und Wien, 1900.

<sup>19</sup> T. Gautier, *op. cit.*, p. 232.

Pimodan, bâti par Lauzun [...] En entrant là, on faisait un pas de deux siècles en arrière.<sup>20</sup>

Baudelaire, lui aussi parmi les invités de Moreau de Tours, a pu expérimenter les mêmes effets et les témoigner dans son *Poème du haschisch* : « Les yeux visent l'infini », et puis :

[...] les proportions du temps et de l'être sont complètement dérangées par la multitude et l'intensité des sensations et des idées. On dirait qu'on vit plusieurs vies d'hommes en l'espace d'une heure.<sup>21</sup>

Les mots employés par Baudelaire pour décrire la sensation donnée par le haschisch rappellent directement ceux que Thomas De Quincey avaient utilisés à propos de l'opium et qui, peut-être le traducteur français avait déjà lu et inconsciemment faits propres :

The sense of space, and in the end, the sense of time, were both powerfully affected. Buildings, landscapes, &c. were exhibited in proportions so vast as the bodily eye is not fitted to receive. Space swelled, and was amplified to an extent of unutterable infinity. This, however, did not disturb me so much as the vast expansion of time ; I sometimes seemed to have lived for 70 or 100 years in one night ; nay ; sometimes had feelings representative of a millennium passed in that time, or, however, of a duration far beyond the limits of any human experience.<sup>22</sup>

Mais au-delà d'une possible dérivation littéraire, Baudelaire reconnaît une ressemblance, une quasi identité d'effets entre les deux substances lorsqu'il veut raconter son expérience avec le haschisch à un public qui avait beaucoup plus de familiarité avec l'opium : « vous la connaissez, cette voix du haschisch ? grave, profonde, gutturale, et ressemblant beaucoup à celle des vieux mangeurs d'opium. »<sup>23</sup> Et les deux drogues seront apparentées par l'auteur pour leur affaiblissement de la volonté aussi, comme on montrera plus avant. Ce que nous intéresse maintenant est encore la

---

<sup>20</sup> T. Gautier, *Ibid.*, pp. 211-3.

<sup>21</sup> C. Baudelaire, *Le Poème du haschisch*, in *op. cit.*, pp. 47-8.

<sup>22</sup> « Le sens de l'espace, et à la fin, le sens du temps, étaient vivement affectés. Les édifices, les paysages, etc., prenaient des proportions d'une ampleur que l'œil corporel n'est pas fait pour percevoir. L'espace s'enflait, et s'amplifiait jusqu'à une indicible infinitude. Néanmoins, ça ne me dérangeait pas autant que la vaste expansion du temps ; parfois il me paraît d'avoir vécu 70 ou 100 années pendant une seule nuit ; même parfois j'avais la sensation qu'un millénaire s'était écoulé en ce temps, ou, en tout cas, d'une durée qui dépasse grandement les limites de l'expérience humaine. » T. De Quincey, *Confessions of an English Opium-Eater* (1821), in *Confessions of an English Opium-Eater and Other Writings*, Penguin, London, 2003, p. 76.

<sup>23</sup> C. Baudelaire, *Ibid.*, p. 42.

perception temporelle, qui en effet est une aliénation temporelle, dont le sujet est victime et surtout l'explication que Moreau de Tours nous donne de ce symptôme typique aussi du monde de rêve. « Nous vivons dans le présent par un acte de la volonté qui dirige notre attention vers des objets qui ont pour nous un intérêt actuel. / Par la mémoire nous vivons dans le passé [...] Par l'imagination, nous vivons dans l'avenir » il écrit et puis, quelques lignes après il nous présente l'action de le haschisch sur cette tripartition temporelle de la conscience humaine :

L'action du haschisch venant à affaiblir la volonté, la puissance intellectuelle qui domine les idées, les associe, les relie entre elles, la mémoire et l'imagination prédominant, les choses présentes nous deviennent étrangères, nous sommes tout entiers aux choses du passé et de l'avenir.<sup>24</sup>

Il s'agit précisément de ce qui se passe dans les rêves et, en particulier dans cette classe de rêve que Baudelaire appelle « rêves naturels » , c'est-à-dire ceux qui, « pleins de la vie ordinaire [de l'homme], de ses préoccupations, de ses désirs, de ses vices, se combinent d'une façon plus ou moins bizarre avec les objets entrevus dans la journée, qui se sont discrètement fixés sur la vaste toile de sa mémoire. »<sup>25</sup> Donc, futur (le désir, et on ne peut pas penser à Freud et au rêve comme accomplissement d'un désir) et passé (la mémoire), qui se entrelacent dans une libre association d'idées, mais, attention, libre toujours selon la nature du sujet rêvant. Car, lorsque le rêve est par contre « absurde, imprévu, sans rapport ni connexion avec le caractère, la vie et les passions du dormeur » il s'agit du rêve « hiéroglyphique [lequel] représente évidemment le côté surnaturel de la vie. »<sup>26</sup>

La distinction est tout à fait significative parce qu'ici on peut marquer une véritable contraposition entre la position de De Quincey et celle du poète français qui reconnaît au haschisch et à l'opium la faculté de produire seulement des rêves naturels qui ne montrera à l'homme rien d'autre que lui-même :

Dans l'ivresse du haschisch [...] nous ne sortirons pas du rêve naturel. [...] L'homme a voulu rêver, le rêve gouvernera l'homme ; mais ce rêve sera bien le fils de son père. [...] Le haschisch sera, pour les impressions et les pensées familières à l'homme, un miroir grossissant, mais un pur miroir.<sup>27</sup>

---

<sup>24</sup> J.J. Moreau de Tours, *op. cit.*, p. 63.

<sup>25</sup> C. Baudelaire, *Le Poème du haschisch*, in *op. cit.*, p. 35.

<sup>26</sup> C. Baudelaire, *ibid.*, p. 36.

<sup>27</sup> C. Baudelaire, *ibid.*, pp. 36-7.

Le rapport entre opium et monde onirique est au centre des *Confessions* de De Quincey et de *Suspiria de Profundis* où, dans sa préface, l'auteur pose l'accent sur sa volonté d'explorer la faculté de rêverie plutôt que le pouvoir de la drogue.<sup>28</sup> En d'autres mots, le thème du rêve est bien plus crucial que celui des effets généraux de la substance sur l'être humain : la valeur de l'opium est toute dans la stimulation qu'il provoque sur l'organe de rêverie :

The machinery for dreaming planted in the human brain was not planted for nothing. That faculty, in alliance with the mystery of darkness, is the one great tube through which man communicates with the shadowy. And the dreaming organ, in connexion with the heart, the eye, and the ear, compose the magnificent apparatus which forces the infinite into the chambers of a human brain, and throws dark reflections from eternities below all life upon the mirrors of the sleeping mind.<sup>29</sup>

L'attention de l'auteur est orientée vers le pouvoir du psychotrope dans la mesure où il intervient dans la production des images oniriques, et De Quincey, comme Baudelaire, affirme que ces images sont toujours créées à partir des désirs, du passé, du tempérament du rêveur : « If a man 'whose talk is of oxen,' should become an Opium-eater, the probability is, that (if he is not too dull to dream at all) – he will dream about oxen ».<sup>30</sup> Mais si on trouve un accord entre les deux écrivains sur l'émergence de la nature propre de l'individu dans les rêves (en particulier dans les rêves, pour ainsi dire, drogués), la contraposition est évidente lorsqu'on considère l'importance qu'ils accordent à cette faculté. Là où Baudelaire condamne l'homme sous l'effet du haschisch comme de celui qui « a voulu faire l'ange, il est devenu bête »<sup>31</sup> (requérant une image biblique qui nous donne une idée fort claire de ce que l'auteur retrouve au fond de la nature humaine : la péchée originale), De Quincey est, par contre, attiré par un aspect très particulier de l'opium et, par conséquence, de la mémoire humaine. Dans ses rêves opiacés, en fait, il a noté l'émergence de souvenirs que

---

<sup>28</sup> Cfr. T. De Quincey : « The *Opium Confessions* were written with some slight secondary purpose of exposing this specific power of opium upon the faculty of dreaming, but much more with the purpose of displaying the faculty itself. » *Suspiria de Profundis*, in *op. cit.*, p. 91. (« *Les Confessions d'un mangeur d'opium*, ont été écrites avec quelque intention seconde d'exposer ce pouvoir spécifique de l'opium sur la faculté de rêver, mais bien plus de faire ressortir cette faculté elle-même. »).

<sup>29</sup> T. De Quincey, *ibid.*, p. 90. (« La machinerie du rêve n'a pas été implantée pour rien dans le cerveau de l'homme. Cette faculté, alliée au mystère des ténèbres, est le seul grand conduit par lequel l'homme communique avec l'obscur. Et l'organe du rêve, conjointement au cœur, à l'œil et à l'oreille, compose le magnifique appareil qui force l'infini à entrer dans les chambres du cerveau humain et qui projette les sombres reflets d'éternité sous-jacentes à toute vie sur le miroir de cette mystérieuse chambre noire – l'esprit endormi. »).

<sup>30</sup> T. De Quincey, *Confessions*, in *ibid.*, p. 7. (« si un homme 'qui fait sa conversation de bœufs' devient un mangeur d'opium, selon toute probabilité (à moins que d'être trop épais pour aucunement rêver), il rêvera de bœufs. »)

<sup>31</sup> C. Baudelaire, *Le Poème du haschisch*, in *op. cit.*, p. 36.

consciemment il ne pouvez pas rappeler : d'ici la découverte de ce que dans les *Suspiria* il appelle « the palimpsest » (le palimpseste) et qui semble anticiper le « bloc magique » de Freud, mais dont il avait déjà supposé l'existence dans les *Confessions*, lorsqu'il écrivait :

The minutest incidents of childhood, or forgotten scenes of later years, were often revived : I could not be said to recollect them ; for if I had been told of them when waking, I should not have been able to acknowledge them as parts of my past experience. [...] Of this at least, I feel assured, that there is no such thing as *forgetting* possible to the mind ; a thousand accidents may, and will interpose a veil between our present consciousness and the secret inscriptions on the mind ; accidents of the same sort will also rend away this veil ; but alike, whether veiled or unveiled, the inscription remains forever.<sup>32</sup>

En poursuivant le développement du concept, dans l'œuvre de 1845 il écrira :

What else than a natural and mighty palimpsest is the human brain ? [...] Everlasting layers of ideas, images, feelings, have fallen upon your brain softly as light. Each succession has seemed to bury all that went before. And yet in reality not one has been extinguished. [...] The endless strata have covered up each other in forgetfulness. But by the hour of death, but by fever, but by the searchings of opium, all these can revive in strength. They are not dead, but sleeping.<sup>33</sup>

L'opium devient alors l'équivalent psychique de la substance chimique qui permet aux philologues de faire remonter à la lumière du jour les textes antiques cachés au-dessous de ceux médiévaux, comme l'a dit avec perspicacité Ghelli<sup>34</sup>. Le rôle crucial que l'écrivain anglais accorde à l'enfance, et plus précisément à cette période de l'enfance que reste normalement hors de notre mémoire

---

<sup>32</sup> T. De Quincey, *Confessions*, in *op. cit.*, pp. 76-7. (« Les plus vulgaires événements de l'enfance, de scènes depuis longtemps oubliées, étaient souvent revécus : je ne peut pas dire que je les rappelais ; parce que si, éveillé, on me les avait raconté, je n'aurait pas pu le reconnaître comme parties de ma expérience passée. [...] Au moins de ça je suis sûr, qu'il n'y a aucun oubli possible à l'esprit ; un millier d'événements peuvent interposer et interposeront un voile entre notre conscience présente et les secrètes inscriptions sur l'esprit ; aussi des événement de la même sorte déchireront ce voile ; mais pareillement, soit voilées soit dévoilées, les inscriptions restent toujours. »)

<sup>33</sup> T. De Quincey, *Suspiria de Profundis*, in *ibid.*, p. 152. (« Qu'est-ce que le cerveau humain, sinon un palimpseste immense et naturel ? [...] Des couches innombrables d'idées, d'images, de sentiments sont tombées successivement sur votre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune en réalité n'a péri. [...] Les infinies couches ont couvert l'un l'autre en oubli. Mais au moment de la morte, ou grâce à la fièvre ou aux explorations de l'opium, elles peuvent toutes revivre avec force. Elles ne sont pas mortes, elles dorment. »)

<sup>34</sup> F. Ghelli, *op. cit.*, p. 45.

consciente<sup>35</sup>, est en réalité seulement une partie de son discours autour les effets de la drogue. À côté de cet aspect qu'on pourrait appeler d'étude quasi psychophysiologique, il y a une tendance à l'interprétation mystique-spirituelle de l'état drogué qui, encore une fois, s'oppose à celle de Baudelaire et il s'agit de ce qu'on a déjà indiqué comme surestimation de sa propre œuvre spirituelle, typique du délire, et dont l'auteur français paraît être plus conscient. Sa condamnation du haschisch, qu'il considère, bien qu'il l'ait peu pratiqué, pire de l'opium (dont par contre il était adonné), est en effet principalement d'ordre moral, et pour cette raison même elle semble parfois acquérir une nuance de « perfide » attraction à laquelle il faut résister. Il s'agit d'une « drogue infernale », d' « un parfait instrument satanique » qui efface « toute contradiction [...], tous les problèmes philosophiques deviennent limpides, ou du moins paraissent tels. »<sup>36</sup> L'action de la substance est celle de donner à l'individu qui l'absorbe « une idée superlative de sa valeur morale »<sup>37</sup> selon une tromperie intellectuelle diabolique qui en paralyse la volonté d'agir. Voilà les engrenages du mécanisme mentale :

De combien d'actions sottes ou viles le passé n'est-il pas rempli, qui sont véritablement indignes de ce roi de la pensée et qui en souillent la dignité idéale ? Croyez que l'homme au haschisch affrontera courageusement ces fantômes pleins de reproches, et même qu'il saura tirer de ces hideux souvenirs de nouveaux éléments de plaisir et d'orgueil. Telle sera l'évolution de son raisonnement : [...] « Cette action ridicule, lâche ou vile, dont le souvenir m'a un moment agité, est en complète contradiction avec ma vraie nature, ma nature actuelle, et l'énergie même avec laquelle je la condamne, le soin inquisitorial avec lequel je l'analyse et je la juge, prouvent mes hautes et divines aptitudes pour la vertu. Combien trouverait-on dans le monde d'hommes aussi habiles pour se juger, aussi sévères pour se condamner ? » Et non seulement il se condamne, mais il se glorifie.<sup>38</sup>

C'est le pêcheur qui se donne l'absolution par lui-même, la bête qui se sent ange sans aucune raison factuelle, c'est-à-dire sans la sueur et la fatigue et l'efforce de volonté que transforment l'idéal en réel. L'homme drogué est pour Baudelaire un homme rendu incapable d'agir et le même discours

---

<sup>35</sup> Cfr. encore par exemple: « But the deep deep tragedies of infancy, as when the child's hands were unlinked for ever from his mother's neck, or his lips for ever from his sister's kisses, these remain lurking below all, and these lurk to the last. » T. De Quincey, *Suspiria de Profundis*, in *op. cit.*, p. 152. (« Mais les très profondes tragédies de l'enfance, comme lorsque les mains de l'enfant furent détachées du cou de sa mère à jamais, ou ses lèvres des baisers de sa sœur, ces-ci restent cachées au-dessous de tout, ils se cachent jusqu'à la fin. »)

<sup>36</sup> C. Baudelaire, *Le Poème du haschisch*, in *op. cit.*, pp. 63-4.

<sup>37</sup> C. Baudelaire, *ibid.*, p. 66.

<sup>38</sup> C. Baudelaire, *ibid.*, p. 65.

vaut pour l'opium : « Tout ce que j'ai dit sur l'amointrissement de la volonté dans mon étude sur le haschisch est applicable à l'opium. »<sup>39</sup> Car le résultat est toujours un « esprit fourmillant d'idées » et l'impossibilité de les transformer en « moissons positives de l'action ».<sup>40</sup>

Une situation identique est témoignée par Gautier dans son *Club* lorsque, abandonné à la musique intérieure créée par le haschisch, il exclame :

[...] quel dommage qu'une sténographe magique n'ait pu recueillir ces mélodies inspirées, entendues de moi seul, et que je n'hésite pas, c'est bien modeste de ma part, à mettre au-dessus des chefs-d'œuvre de Rossini, de Meyerbeer, de Félicien David.<sup>41</sup>

Ici, si d'un côté on revoit la faculté d'inaction de la drogue, de l'autre on peut reconnaître, bien que sous une forme différente de celle citée par Baudelaire, la même tendance à la glorification de propres facultés idéales. C'est précisément ce que le poète condamne : un effet d'exaltation excessive de soi qui précipite le sujet dans une complaisance satisfaite et suffisante, une pêchée d'orgueil luciférien. L'homme dégradé qui se reconstruit le paradis, mais un paradis artificiel où il croit d'avoir retrouvé la connaissance parfaite (« tous les problèmes philosophiques deviennent limpide ») pour la soif de laquelle il a été chassé de l'Eden et destiné à la fatigue du vivre.

Au contraire, De Quincey exalte cette précise faculté de l'opium :

Oh ! just, subtle, and mighty opium ! that to the hearts of poor and rich alike, for the wounds that will never heal, and for 'the pangs that tempts the spirit to rebel,' bringest an assuaging balm ; eloquent opium ![...] Thou only givest these gifts to man ; and thou hast the keys of Paradise, oh, just, subtle, and mighty opium.<sup>42</sup>

La drogue, l'opium en particulier, a pour l'anglais un aspect divin que à notre avis il faut mettre en relation avec son caractère toujours exotique : elle arrive d'ailleurs, de l'Orient (l'Eden était traditionnellement conçu comme une terre orientale) et pour ça elle nourrit les fantaisies et les espérances, des médecins aussi (on pense à Moreau de Tours avec le haschisch), des occidentaux. Ses réponses sont toujours éloquentes, ses pouvoirs presque illimités :

---

<sup>39</sup> C. Baudelaire, *Un mangeur d'opium*, in *op. cit.*, p. 115.

<sup>40</sup> C. Baudelaire, *ibid.*, p. 115.

<sup>41</sup> T. Gautier, *Le Club des Hachichins*, in *op. cit.*, p. 226.

<sup>42</sup> T. De Quincey, *Confessions*, in *op. cit.*, p. 55. (« Ô juste, subtil et puissant opium ! toi qui, au cœur du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se cicatrissent jamais, et pour « les angoisses qui induisent l'esprit en rébellion », apportes un baume adoucissant ; éloquent opium ![...] Toi seul donne à l'homme ces trésors, et tu possèdes les clefs du paradis, ô juste, subtil et puissant opium ! »).

[...] oh ! Heaven ! what a revulsion ! what an upheaving, from its lowest depths, of the inner spirit ! what an apocalypse of the world within me ! That my pains had vanished, was now a trifle in my eyes : - this negative effect was swallowed up in the immensity of those positive effects which had opened before me – in the abyss of divine enjoyment thus suddenly revealed. Here was a panacea – a φάρμακον νηπενθς for all human woes: here was the secret of happiness, about which philosophers had disputed for so many ages, at once discovered.<sup>43</sup>

Ce n'est pas par hasard que l'exotique drogue est sentie, tantôt par De Quincey tantôt par Baudelaire, en contraposition avec l'autochtone vin :

In short, to sum up all in one word, a man who is inebriated, or tending to inebriation, is, and feels the is, in a condition which calls up into supremacy the merely human, too often the brutal, part of his nature : but the opium-eater [...] feels that the diviner part of his nature is paramount : that is, the moral affections are in a state of cloudless serenity ; and over all is the great light of the majestic intellect.<sup>44</sup>

Mais là où pour l'auteur anglais le vin est dégradant, pour le poète français, avec son philosophie de la volonté, l'ivresse de la boisson a « de l'hyper-sublime »<sup>45</sup> pour sa propension à l'action :

Le vin exalte la volonté, le haschisch l'annihile. Le vin est un support physique, le haschisch est une arme pour le suicide. Le vin rend bon et sociable. Le haschisch est

---

<sup>43</sup> T. De Quincey, *ibid.*, p. 44. (« Ô ciel ! quelle révolution ! Quelle surrection de l'esprit intérieur du tréfonds de ses abîmes ! Quelle apocalypse du monde que je portais en moi ! Que mes douleurs eussent disparu était maintenant une bagatelle à mes yeux : cet effet négatif était englouti dans l'immensité de ses effets positifs qui venaient de s'ouvrir devant moi – dans l'abîme des plaisirs divins ainsi révélés tout à coup. Je tenais une panacée – *pharmakon nêpenthês* – pour tous les maux humains : je tenais tout à coup le secret du bonheur dont les philosophes avaient disputé pendant tant de siècles »).

<sup>44</sup> T. De Quincey, *ibid.*, p. 47. (« En bref, pour tout résumer en un mot, un homme ivre, ou qui tend à être ivre, est et sent qu'il est dans une condition qui appelle à la suprématie la partie purement humaine, et trop souvent la partie animale, de sa nature : mais le mangeur d'opium [...] ressent que la partie divine de sa nature est souveraine : ses sentiments moraux connaissent une sérénité sans nuages et au-dessus de tout brille avec majesté la grande lumière de l'intelligence. »).

<sup>45</sup> C. Baudelaire, *Du vin et du haschisch, comparés comme moyens de multiplication de l'individualité*, in *op. cit.*, p. 172. C'est intéressant de citer aussi la note conclusive de Baudelaire à son œuvre où il parle des expériences conduites par Moreau de Tours qui sont à la base du traité *Du Hachich et de l'aliénation mentale* : « Il ne faut mentionner que pour mémoire la tentative faite récemment pour appliquer le haschisch à la cure de la folie. Le fou qui prend du haschisch contracte une folie qui chasse l'autre, et quand l'ivresse est passée, la vraie folie, qui est l'état normal du fou, reprend son empire, comme chez nous la raison et la santé. Quelqu'un s'est donné la peine d'écrire un livre là-dessus. Le médecin qui a inventé ce beau système n'est pas le moins du monde philosophe. » *Ibid.*, p. 187.

isolant. L'un est laborieux pour ainsi dire, l'autre essentiellement paresseux. [...] Le vin est utile, il produit des résultats fructifiants. Le haschisch est inutile et dangereux.<sup>46</sup>

On l'a dit au debout de notre étude : l'expérience de la drogue (et on comprend ici le vin aussi, d'ailleurs Baudelaire lui-même était bien conscient qu'il s'agissait d'un créateur de « paradis artificiel »), l'extase qu'elle provoque est toujours une *expérience-limite*, pareille à la vision mystique, à l'exaltation poétique et au délire maniaque et, comme telle, elle place l'homme dans un état intemporel, pour ainsi dire elle le *replaces* temporairement dans l'éternité d'où il est descendu. L'a bien compris Milner, lorsqu'il reconnaît dans « l'inexorable tyrannie du temps » « le principal aiguillon de la douleur de vivre » ; la condamnation de l'homme est dans l'écoulement du temps et partie de son être humain (de l'homme qui s'est nourri à l'arbre de la connaissance) est en être conscient. L'autre partie est le rêve de lui échapper. « Ce rêve, les drogues le concrétisent. »<sup>47</sup>

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.<sup>48</sup>

---

<sup>46</sup> C. Baudelaire, *ibid.*, pp. 186-7.

<sup>47</sup> M. Milner, *op. cit.*, pp. 440-1.

<sup>48</sup> C. Baudelaire, « Enivrez-vous », *Le Spleen de Paris*, in *La Fanfarlo. Le Spleen de Paris*, Flammarion, Paris, 1987, p. 152.

## Bibliographie :

- M.H. Abrams, *The Mirror and the Lamp : Romantic Theory and the Critical Tradition*, Oxford University Press, Oxford, 1953.
- H. de Balzac, *Traité des excitants modernes* (1839), in *La Comédie humaine*, édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1976-81, vol. XII.
- C. Baudelaire, *Les Paradis artificiels* (1860), Flammarion, Paris, 1966.
- C. Baudelaire, *La Fanfarlo. Le Spleen de Paris*, Flammarion, Paris, 1987.
- V. Berridge et G. Edwards, *Opium and the People. Opiate Use in Nineteenth-Century England*, Yale University Press, New Haven & London, 1987.
- T. De Quincey, *Confessions of an English Opium-Eater* (1821), et *Suspiria de Profundis* (1845), in *Confessions of an English Opium-Eater and Other Writings*, Penguin, London, 2003.
- T. Gautier, *La pipe d'opium* (1838), et *Le club des Hachichins* (1846), in *Récits fantastiques*, Flammarion, Paris, 1981.
- S. Freud, *Die Traumdeutung*, Franz Deuticke, Leipzig und Wien, 1900.
- F. Ghelli, *Viaggi nel regno dell'illogico. Letteratura e droga da De Quincey ai giorni nostri*, Liguori Editore, Napoli, 2003.
- A. Hayter, *Opium and the Romantic Imagination*, Faber and Faber, London, 1968.
- T. James, *Dream, Creatività, and Madness in Nineteenth-Century France*, Clarendon, Oxford, 1995.
- M. Milner, *L'imaginaire des drogues. De Thomas De Quincey à Henri Michaux*, Gallimard, Paris, 2000.
- J.J. Moreau de Tours, *Du Hachisch et de l'aliénation mentale* (1845), Slatkine Reprints, Genève, 1980.
- A. de Musset, *L'Anglais mangeur d'opium*, in *Œuvres complètes en prose*, texte établi et annoté par Maurice Allem, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1938.
- M. Praz, *L'oppio e i poeti*, in *Il patto col serpente*, Mondadori, Milano, 1972.
- J.-J. Yvorel, *Les Poisons de l'esprit. . Drogues et drogués au XIX<sup>e</sup> siècle*, Quai Voltaire, Paris, 1992.